

TADEUSZ LEWICKI

UN DOCUMENT IBĀDITE INÉDIT SUR L'ÉMIGRATION
DES NAFŪSA DU ĠABAL DANS LE ŠĀHIL TUNISIEN
AU VIII^e/IX^e SIÈCLE

La patrie de la grande tribu berbère-ibādite de Nafūsa, c'est-à-dire le pays montagneux de Ġabal Nafūsa, un des districts ibādites les plus importants de la Tripolitaine, et soutien inébranlable de la domination des imāms rustumides de Tāhert dans la Berbérie orientale des VIII^e et IX^e siècles de n. è., est actuellement et était toujours un pays surpeuplé. Pour échapper à la misère, les habitants du Ġabal Nafūsa étaient obligés d'émigrer. Le principal courant d'émigration les conduisait depuis longtemps en Tunisie voisine, pays de beaucoup plus fertile et plus riche que la Tripolitaine et qui était pour eux toujours une „terre de refuge aux heures les plus sombres de leur histoire“, comme dit avec raison M. J. Despois, l'auteur du beau livre sur le Ġabal Nafūsa auquel nous empruntons les observations précédentes¹. Nous ne savons pas quand les habitants du Ġabal Nafūsa ont pris l'habitude d'émigrer en Tunisie. Mais il est sûr que cette habitude durait des siècles entiers et que ses proportions étaient autrefois beaucoup plus considérables qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Déjà le géographe arabe du XI^e siècle de n. è., Abū 'Ubayd al-Bakrī, auquel nous devons une description de l'Afrique du Nord très détaillée, nous dit que l'imām fatimide Abu 'l-Kāsim b. 'Ubayd Allāh (règne 934—946 de n. è.) fonda (ou plutôt reconstruisit) le village nommé *Fillamaġna (anc. Villa Magna) dans le district de Zaġwān (Djebel Zaghouan de nos cartes),

¹ J. Despois, *Le Djebel Nefousa*, Paris, 1935, pp. 165—69 et 294—95.

non loin de Kairouan, et c'est là qu'il eut l'intention d'établir „les étrangers réduits à la mendicité qui venaient du pays des Hawwāra et du pays des Nafūsa“¹.

D'après aš-Šammāhī (X^e = XVI^e siècle) qui cite à ce propos l'historien maghrebin Ibn Salām (ce dernier écrivait quelque temps après 260 = 873)², c'est à Bāṭin al-Marġ — lieu qui, probablement, devrait être identifié avec le Baten de nos cartes géographiques, petite plaine alluviale, située au nord-ouest de Kairouan et longée par l'Oued Marguellig (Marġ-el-lil) — qu'habitait un autre groupe de Nafūsa, fort de 500 personnes³. D'après Ibn Salām ces Nafūsa étaient Ibādites. On ne sait rien sur l'histoire de ce groupe qui se sera établi dans les environs de Kairouan bien avant l'an 873 de n. è. Il n'est pas impossible cependant que les colons de Bāṭin al-Marġ faisaient partie du même courant que celui qui, vers la fin du II^e = VIII^e ou dans la première moitié du III^e = IX^e s., a amené en Tunisie de grandes masses d'émigrés du Ġabal Nafūsa dont nous parlent les chroniques ibādites.

Il paraît, que la masse principale des émigrés du II^e — III^e = VIII^e — IX^e siècle s'était dirigée vers le Bilād al-Ġarīd, où elle occupa la ville de Kaṭṭnār (Kaṭṭrār, Kaṭṭrāra)⁴ qui devint sous l'imām rustumide Aflaḥ b. 'Abd al-Wahhāb b. 'Abd ar-

¹ *Description de l'Afrique septentrionale par Abou-Obeïd-el-Bekri*. Texte arabe revu... et publié... par Mac Guckin de Slane. Deuxième édition, Alger, 1911, p. 46 (trad. Alger, 1913, p. 98). Sur la prononciation et l'étymologie de ce nom de lieu qui a été transcrit par al-Bakrī d'une façon erronée قلمجة ce que de Slane lit Calemjdjenna voir T. Lewicki, *Une langue romane oubliée de l'Afrique du Nord. Observations d'un arabisant*, dans *Rocznik Orientalistyczny*, 1953, t. XVII, p. 458, n° 51.

² Sur aš-Šammāhī et Ibn Salām voir T. Lewicki, *Une chronique ibādite. „Kitāb as-Siyar“ d'Abu 'l-'Abbās Aḥmad aš-Šammāhī*, dans *Revue des Études Islamiques*, 1934, cahier I, Paris, 1935, pp. 59—78.

³ Abu 'l-'Abbās Aḥmad b. Abī 'Utmān aš-Šammāhī (= aš-Šammāhī), *Kitāb as-Siyar*, Édition autographiée, le Caire 1301 = 1883/84, pp. 261—62.

⁴ Sur la ville de Kaṭṭnār voir T. Lewicki, *Une langue romane oubliée de l'Afrique du Nord*, p. 466, n° 66.

Raḥmān b. Rustum (168—208 = 823—871) la capitale d'une nouvelle province de l'état ibādite de Tāhert. Aflaḥ nomma comme gouverneur de Kaṭṭnār Abū Yūnus Wasīm an-Nafūsi at-Tamzīnī, un émigré du Ġabal Nafūsa¹. A Abū Yūnus succéda son fils Sa'd² qui vécut encore en l'an 283 = 896/97, au moment où l'armée aghlabide écrasa les Nafūsa du Ġabal dans la sanglante bataille de Mānū. Encore à cette époque les colons nafūsiens de Kaṭṭnār se sentaient étroitement liés avec leur pays d'origine, et Sa'd b. Abī Yūnus compare même, dans un de ses discours, le Ġabal Nafūsa à une vache et Kaṭṭnār à son veau³. La colonie nafūsienne de Kaṭṭnār partagea le sort des Nafūsa du Ġabal. Immédiatement après la bataille de Mānū, l'armée aghlabide s'empara de cette ville, en massacrant les habitants⁴.

Outre ces trois groupes d'émigrés du Ġabal Nafūsa qui s'installèrent au Nord et à l'Ouest de Kairouan et dans le Bilād al-Ġarīd, il faut signaler, dans la Tunisie médiévale l'existence d'une quatrième colonie de ces émigrés dans la partie orientale du pays, au district d'as-Sāḥil. L'existence de cette colonie est révélée par un ancien document provenant de l'imām 'Abd al-Wahhāb b. 'Abd ar-Raḥmān b. Rustum et transmise en abrégé par le *Kitāb as-Siyar*, recueil des biographies ibādites nord-africaines, composé par Abu 'r-Rabī Sulaymān b. 'Abd as-Salām al-Wisyanī. Tout dernièrement j'ai déjà eu l'occasion de parler de cet auteur qui appartient aux plus illustres historiens et biographes ibādites de l'Afrique du Nord. Il mourut dans la seconde moitié du VI^e = XII^e siècle⁵. Les manuscrits

¹ E. Masqueray, *Chronique d'Abou Zakaria*, Alger, 1878, p. 174; aš-Šammāhī, *Kitāb as-Siyar*, pp. 195, 219.

² E. Masqueray, op. cit., pp. 174—76; aš-Šammāhī, op. cit., pp. 214—15.

³ E. Masqueray, op. cit., p. 199; aš-Šammāhī, op. cit., p. 268.

⁴ E. Masqueray, op. cit., p. 202.

⁵ T. Lewicki, *La répartition géographique des groupements ibādites dans l'Afrique du Nord au moyen-âge*, dans *Rocznik Orientalistyczny*, t. XXI, 1957, pp. 304—305.

de son *Kitāb as-Siyar* sont extrêmement rares. Si Dawud b. Bekir, jadis *kādī* ibādite de Ghardaïa dans le Mzab en a communiqué un, en 1912 ou 1913, au feu Z. Smogorzewski qui l'a fait copier avec d'autres recueils de biographies ibādites¹. La copie en question est contenue dans les pages 1—189 du ms. n° 277 de la collection ibādite recueillie par ce savant. Le passage contenant l'abrégé du document de l'imām 'Abd al-Wahhāb se trouve aux pages 75—76 de cette copie. En voici le texte²:

P. 75 وذكر عن الامام عبد الوهاب رضى الله عنه كتب الى نفوسة الراحلين
من الجبل كتابا وهم الخارجون عنه وكانوا في الف رجل وخاف مما
يعتريهم من التغيير والتشتيت فكتب اليهم كتابا مع عامله عليهم واقطع لهم
P. 76 أرضا كثيرة وهى هذه الحدود التى تذكر ورد القلورية || الى تنوجدت
الى قبر الصياد الى غم المصاييح الى زيتونة المعاصر^{a)} لنا وللمسلمين
اغرسوا فيه بامرنا واحرثوا فيه باذننا قال ابو محمد قال ابو زكرياء يحيى بن
ويجمن ان الساحل كله داخل فى هذه اربعة الحدود فنزلوا فيه وقطنوا
فيه ومن معهم وهم ابرك خلق الله وازكى واطيب واحدر الادب واطوع
الطائعين منهم الى يومنا هذا فيهم الابرار والادب ببركة الامام نظر الله
وجهه وقدر روحه وبرد ضريحه والمسلمين والمسلمات اجمعينا امين
يا رب العالمين

„On raconte de l'imām 'Abd al-Wahhāb — qu'Allāh soit satisfait de lui — qu'il écrivit une lettre à [un groupe des] Nafūsa fort de mille hommes qui s'en allaient du Ġabal en se dérobant de

¹ T. Lewicki, *ŝ. p. Zygmunt Smogorzewski*, dans *Rocznik Orientalistyczny*, t. IX, 1933, pp. 189—190.

² Nous reproduisons le texte arabe de ce passage d'une façon fidèle, ne corrigeant qu'une faute qui paraît provenir de la main du copiste. Les chiffres en marge correspondent aux pages du ms. n° 277 de la collection de Smogorzewski.

^{a)} Cod. زيتونة الصعافير.

son autorité. Il craignit qu'un esprit du changement ne les saisît et qu'ils ne se séparassent [de lui]. Il leur écrivit donc par l'entremise de son gouverneur de ce peuple (c'est-à-dire les Nafūsa du Ġabal) une lettre, en leur octroyant un considérable territoire. Les limites de celui-ci mentionnées [dans cette lettre] étaient comme suit: [De] Ward Kalawriya à Tinwaġdat, [ensuite] à Kabr al-Šayyād, [ensuite] à Faḥm al-Mašābīḥ [et ensuite] à Zaytūna al-Ma'āšīr. [L'imām écrivit ensuite]: 'Pour notre compte et pour le compte des musulmans, plantez, à mon ordre, des arbres et labourez, à ma permission, la terre dans ce territoire'. Abū Muḥammad dit: Abū Zakariyā' Yaḥyā b. Wiġman dit que le Sāḥil tout entier est contenu entre ces quatres limites. Ils s'établirent dans ce pays et ils l'habitèrent avec ceux qui étaient avec eux. Jusqu'à nos jours ils sont les plus prospères des créatures de Dieu, les plus vertueux et les meilleurs; ils ont la plus belle culture de l'esprit et ils sont le plus obéissant des peuples. La piété et la culture fleurit chez eux grâce à la bénédiction de l'imām, que Dieu regarde sa face, sanctifie son âme et rafraîchisse son tombeau, de même que [les tombeaux] de tous les musulmans et toutes les musulmanes. Amen, ô Seigneur des mondes!"

Al-Wisyanī ne nous dit point comment il est arrivé à avoir la lettre de l'imām 'Abd al-Wahhāb aux émigrés du Ġabal Nafūsa dont il donne un abrégé dans son ouvrage. Selon toute probabilité ce document faisait partie du livre écrit par 'Abd al-Wahhāb et intitulé *Kitāb Masā'il Nafūsat al-Ġabal* („Livre des questions des Nafūsa de la Montagne“) dont on connaît l'existence grâce à la *Chronique des imāms de Tāhert* d'Ibn as-Šaġīr (écrit vers 290 = 902/3)¹. Voici ce que dit Ibn as-Šaġīr à ce propos: „'Abd al-Wahhāb composa un livre intitulé *Kitāb Masā'il Nafūsat al-Ġabal*, réponse à des questions douteuses au sujet desquelles les Nafūsa lui avaient écrit et dont

¹ *Chronique d'Ibn Šaġhir sur les imams rostemides de Tahert*, éd. et trad. A. de C. Motylinski, dans *Actes du XIV^e Congrès international des orientalistes*. Troisième partie (suite): *Langues musulmanes*. Paris, 1908, pp. 3—8 (Préface).

il donna en détail la solution. Ce livre qui est entre les mains des Ibādites a une grande célébrité parmi eux; ils se le sont transmis de génération en génération, jusqu'à notre époque, si bien que j'ai pu en avoir communication par un membre de la familles des Rustumides, le voir et l'étudier¹.

Il paraît que c'est de ce recueil que proviennent les lettres de l'imām 'Abd al-Wahhāb aux Nafūsa du Ġabal citées ou mentionnées dans l'ouvrage historique d'Abū Zakariyā' b. Abī Bakr al-Wārglānī, historien ibādite bien connu qui florissait dans la seconde moitié du V^e = XI^e siècle². Ces lettres concernent le schisme de Ḥalaf b. as-Samḥ, la nomination d'Abū 'Ubayda 'Abd al-Ḥamid al-Ġanāwanī au poste du gouverneur de Ġabal Nafūsa et la guerre entre Abū 'Ubayda et Ḥalaf b. as-Samḥ³. Je crois aussi qu'une copie du *Kitāb Masā'il Nafūsat al-Ġabal* tomba entre les mains d'al-Wisyānī, auteur suivant à une génération près celle d'Abū Zakariyā' Yaḥyā b. Abī Bakr al-Wārglānī et c'est de cette copie que l'auteur du *Kitāb as-Siyar* a extrait la lettre de 'Abd al-Wahhāb aux émigrés des Nafūsa du Ġabal⁴.

¹ Ibid., p. 17 (texte arabe) et p. 73 (traduction française).

² Voir sur cet auteur *Encyclopédie de l'Islām*, s. v. *Abū Zakariyā' Yaḥyā b. Abī Bakr al-Wārglānī*.

³ E. Masqueray, *Chronique d'Abou Zakaria*, pp. 133—36, 145, 146, 148, 154.

⁴ Le *Kitāb Masā'il Nafūsat al-Ġabal* n'est pas mentionné dans le catalogue des livres de la secte ibādite, composé au commencement du IX^e = XV^e siècle par Abu 'l-Faḍl Abu 'l-Kāsim b. Ibrāhīm al-Barrādī, savant ibādite originaire de la Tunisie du Sud. Il paraît donc que cette oeuvre n'existait pas à cette époque comme un livre à part. Peut-être fut-elle incorporée, en partie au moins, dans un autre ouvrage intitulé *Ġawābāt al-a'imma* („Les lettres des imāms) cité par al-Barrādī, qui dit d'ailleurs que dans le recueil en question ne rentrait qu'une seule lettre de 'Abd al-Wahhāb. D'après 'Abd Allāh b. Ḥumayd as-Sālimī, savant ibādite moderne auquel nous devons un autre catalogue des anciens livres ibādites, le *Ġawābāt al-a'imma* renfermait les lettres de 'Abd al-Wahhāb, de son fils Aflaḥ ainsi que du fils de ce dernier Muḥammad b. Aflaḥ b. 'Abd al-Wahhāb. As-Sālimī a vu un volume complet de cet ouvrage. Pour ce qui concerne le catalogue d'al-Barrādī et le *Ġa-*

D'autre part il n'est pas impossible qu'al-Wisyānī prit connaissance de la lettre de l'imām 'Abd al-Wahhāb par l'intermédiaire des autres savants qui l'ont étudiée et qui en transmittent le contenu à notre historien. Dans ce cas il paraît que celui qui transmet le contenu de la lettre de 'Abd al-Wahhāb à al-Wisyānī serait un nommé Abū Muḥammad qui le tenait de la bouche d'Abū Zakariyā' Yaḥyā b. Wiḡman al-Hawwārī. Il résulte en effet de ce passage du *Kitāb as-Siyar* que ces deux savants avaient analysé notre document. Il ne serait donc pas sans intérêt de dire quelques mots sur ces deux personnages.

Abū Muḥammad du passage cité ci-dessus du *Kitāb as-Siyar* d'al-Wisyānī est sans doute le même qu'Abū Muḥammad 'Abd Allāh b. Muḥammad al-Āsimī al-Lawātī qui, d'après un autre passage de cet ouvrage, était le maître d'al-Wisyānī et son principal informateur sur le passé des Ibādites nord-africains¹. Ce ṣayḥ, descendant de Miyāl b. Yūsuf, vizir de l'imām rustumide Aflaḥ b. 'Abd al-Wahhāb, est né dans la première moitié du V^e = XI^e siècle dans le pays de Barḳa. En l'an 450 = 1058/59, étant âgé de dix-huit ans, il émigra de Barḳa vers l'Ouest et s'établit à Aḡlū dans l'Oued Righ, Arīḡ des chroniques ibādites. Il mourut en 528 = 1133/34. La tradition ibādite lui confère, avec raison, une place d'honneur. Il était non seulement un historien éminent, mais aussi un poète remarquable². Quant à Abū Zakariyā' Yaḥyā

wābāt al-a'imma consultez: A. de C. Motylinski, *Bibliographie du Mzab. Livres de la secte abadite*, dans *Bulletin de Correspondance Africaine*, t. III, 1885, pp. 16—30, et p. 43—44 (et surtout p. 23, n° 46); as-Sālimī, *Al-Lum'a al-marḍiya min aṣī'at al-Ibādīya*. Imprimé dans le recueil *Maḡmū' sittat kutub*, commençant par *Ḥuṭbatā 'l-idayn* de Sa'īd b. 'Alī al-Ġarbī, Alger, s. d., p. 224.

¹ Al-Wisyānī. *Kitāb as-Siyar*, p. 1.

² Aṣ-Šammāḥī, *Kitāb as-Siyar*, pp. 437—440 et passim. D'après une chronique ibādite anonyme du VI^e = XII^e siècle intitulée *Siyar al-mašāyih* (ms. n° 277 de la collection de Smogorzewski, p. 190), ce ṣayḥ portait le nom d'Abū Muḥammad 'Abd Allāh Muḥammad b. Nāṣir b. Miyāl b. Yūsuf al-Lawātī. Miyāl b. Yūsuf était institué

b. Wiġman (aussi: Wikmān) al-Hawwārī, c'était un traditionaliste ibādite célèbre. Il agissait dans la première moitié du V^e = XI^e siècle¹ et il mourut en l'an 487 = 1074/75². Il habitait dans la ville d'Aġlū (aussi: Aġlū aš-Šarḳīya) dans l'Oued Righ³ et (pendant un certain temps) aussi à Tāmāst, une autre localité de ce pays⁴. Il était en vives relations avec Abū Muḥammad 'Abd Allāh b. Muḥammad al-'Āsimī al-Lawātī qu'il a rencontré, après l'an 450 = 1058/59, à Aġlū et à Tāmāst⁵. C'est sans doute entre 450 = 1058/59 et 467 = 1074/75, l'année de sa mort, qu'il transmet à Abū Muḥammad son opinion concernant la lettre de l'imām 'Abd al-Wahhāb aux émigrés du Ġabal Nafūsa.

Les localités que la lettre de 'Abd al-Wahhāb cite comme bornes du territoire octroyé par cet imām aux émigrés du Ġabal Nafūsa ne sont indiquées sur aucune de nos cartes, et aucun autre texte arabe ancien ne nous les fait connaître. Elles ne sont pas mentionnées ni dans al-Ya'kūbī, ni dans al-Muḥaddasī, ni dans al-Bakrī, ni dans al-Idrīsī. Nous ne savons même pas s'il s'agit ici des noms de villes, de villages ou d'autres lieux. Ainsi il nous est impossible, partant de ce texte, de localiser ces noms de lieux. Ils sont tous arabes sauf un à savoir تنوجدت Tinwaġdat qui a une apparence berbère. En effet il se décompose en deux éléments distincts, à savoir Tin- et -waġdat, dont le premier transcrit le berbère *ti n* „celle de“, vocable assez fré-

gouverneur du pays de Nafzāwa (Nefzaoua) par l'imām Aflah b. 'Abd al-Wahhāb. Voir aussi sur ce savant: T. Lewicki, *Notice sur la chronique ibādite d'ad-Darġinī*, dans *Rocznik Orientalistyczny*, t. XI, 1936, p. 162.

¹ A. de O. Motylinski, *Bibliographie du Mzab*, p. 42 (où le nom de ce personnage est transcrit Abou Zakaria Yahya b. Ouidjemin el Houari); T. Lewicki, *Notice sur la chronique ibādite d'ad-Darġinī*, p. 169.

² *Siyar al-mašāyih*, p. 327.

³ Al-Wisyānī, *Kitāb as-Siyar*, pp. 180—181; *Siyar al-mašāyih*, p. 327.

⁴ Al-Wisyānī, op. cit., p. 109.

⁵ Ibid., pp. 109 et 110.

quent dans l'ancienne toponymie africaine¹. Quant au deuxième c'est-à-dire -waġdat (la prononciation -ūġdat n'est pas impossible), on le retrouve dans le nom de la ville marocaine d'Oudjda citée par la-Bakrī sous la forme de وادة Waġda².

La dénomination ورد قلورية Ward Ḳalawriya „Rose de Calabre“ est bizarre. S'agit-il d'un nom de plante (qui m'est d'ailleurs inconnu) devenu nom de lieu ou bien y a-t-il dans cette dénomination une allusion aux colons calabriens établis dans ce pays?³

D'après Abū Zakariyā' Yahyā b. Wiġman al-Hawwārī les limites du territoire octroyé aux émigrés du Ġabal Nafūsa correspondaient à celles du district as-Sāhil, le Sahel de nos cartes. On comprend aujourd'hui sous cette appellation la zone littorale de la Tunisie orientale qui s'étend de Hergla, au Nord, jusqu'à la pointe de Ras Kapoudia, au Sud⁴. Le champ de ce territoire était jadis beaucoup plus vaste; il embrassait aussi, du côté du Sud, le pays s'étendant vers Sfax et Gabès. D'après al-Ya'kūbī c'était la première de ces villes (en arabe

¹ On rencontre cet élément entre autres dans l'antique Tinfadi municipium (dans la Numidie), ainsi que dans le nom de lieu médiéval تين طمزين Tīn Ṭemzīn „celle de l'orge“ nom d'un village dans le Ġabal Nafūsa. Voir sur ce sujet R. Basset, *Les sanctuaires du Djebel Nefousa*, dans *Jornal Asiatique*, mai—juin 1899, pp. 450—451; A. Pellegrin, *Essai sur les noms de lieux d'Algérie et de Tunisie*, Tunis, 1949, pp. 74 et 77.

² *Description de l'Afrique septentrionale par Abou-Obeïd-el-Bekri*, texte arabe, pp. 87—88; trad. française, pp. 176—77.

³ Ces hypothétiques Calabriens n'étaient pas les seuls colons italiens établis en Tunisie dans le haut moyen âge. Il y avait aussi dans ce pays des émigrés de l'île de Sardaigne qui ont donné leur nom à Sardāniya, localité située dans les environs de Kairouan et citée en 361 = 973. Voir à ce propos: Ibn Ḥaldūn, *Histoire des Berberes*, trad. de Slane, 2^e éd. (Paris, 1925—56), t. II, p. 550.

⁴ R. Brunschvig, *La Berbérie orientale sous les Hafsides des origines à la fin du XV^e siècle*, t. I (Paris, 1940), p. 307. Voir aussi sur ce pays l'excellente monographie géographique de J. Despois *La Tunisie orientale. Sahel et basse steppe*. Étude géographique, Paris, 1955, surtout pp. 129—57 et passim.

Asfākus) qui constituait la borne d'as-Sāhil du côté du Midi¹. Al-Bakri — qui écrit vers le milieu du V^e = XI^e siècle, mais dont la description de l'Afrique du Nord est basée principalement sur des ouvrages géographiques de Muḥammad b. Yūsuf Ibn al-Warrāk d'un siècle plus tôt (ce dernier auteur mourut en 363 = 973/74), pousse les limites du Sāhil encore plus loin vers le Sud. D'après ce géographe, Tāwarḳā, une des stations sur la route Kābis (Gabès) — Safākus (Sfax) située à mi-chemin entre ces deux villes, se trouvait sur le bord de Sāhil az-Zaytūn („Sāhil des Oliviers“)², c'est-à-dire du canton d'as-Sāhil. A l'Ouest une journée de marche séparait le Sāhil de la ville de Kairouan³.

Il résulte du document transmis par al-Wisyanī que le second imām de Tāhert 'Abd al-Wahhāb b. 'Abd ar-Rahmān b. Rustum se considérait, au moins à un moment de son long règne de quarante ans (168—208 = 784/85—823/24) comme maître du Sāhil qu'il octroya à un groupe des émigrés des Nafūsa du Ġabal, tribu berbère qui constituait le principal support des Rustumides dans l'Est de la Berbérie. Je crois que ce témoignage mérite entièrement d'être accepté et que l'influence rustumide dans le Sāhil (surtout à l'intérieur du pays) sous l'imām 'Abd al-Wahhāb, au moment de l'apogée de la puissance de l'état de Tāhert, n'est pas impossible. Il faut nous rappeler, en effet, que Sāhil confinait aux deux provinces de l'imāmat de Tāhert, à savoir à *Kābis wa-nawāḥihā* („Gabès et ses environs“) et à *Ḳafṣa* (Gafsa), où, d'après les chroniques ibādites, résidaient à cette époque des gouverneurs nommés par 'Abd al-Wahhāb: Salma b. Ḳaṭfa (à Gabès) et Wakīl b. Darrāġ an-Nafūsi de la sous-tribu de Banū Yaḥlaf (à Gafsa)⁴. Ainsi on voit que l'influence rustumide avait le

¹ Al-Ya'ḳūbī, *Kitāb al-Buldān*, ed. M. J. de Goeje. *Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, t. VII, 2^e éd., Leyde, 1892, p. 350.

² *Description de l'Afrique septentrionale par Abou-Obeïd-el-Bekri*, texte arabe, p. 19; trad. française, p. 45.

³ Ibid., texte arabe, p. 24; trad. française, p. 56.

⁴ Aš-Šammāhī, *Kitāb as-Siyar*, p. 203.

chemin grand ouvert vers le Sāhil au Sud et au Sud-Ouest par Gabès et Gafsa qui étaient, au point de vue des Rustumides et de leurs gouverneurs du Ġabal Nafūsa, les portes de l'Ifriḳiya. Cette influence se faisait sentir sans doute surtout aux moments, pas si rares d'ailleurs, où les derniers gouverneurs de l'Ifriḳiya de la part des Abbasides et les premiers emirs aghlabides, occupés à combattre les révoltes intérieures, n'étaient pas en état de mettre en sûreté la frontière méridionale de leur Etat contre les tentatives d'invasion de la part des imāms de Tāhert.

Plus tard, en 210 = 825/26, c'est-à-dire après la mort de l'imām 'Abd al-Wahhāb, as-Sāhil apparaît, chez Ibn Ḥaldūn, comme une des quatre provinces (les autres étaient تونس Tūnis, Tunis, corriger en قابس Kābis, Nafzāwa et Tripoli), restées fidèles à l'émir aghlabide Ziyādat Allāh I pendant la grande révolte du *ġond*¹. Ce témoignage ne paraît très sûr. En effet, grâce aux chroniques ibādites nous savons qu'au moins une des ces quatre provinces, c'est-à-dire Nafzāwa, n'appartenait pas, à cette époque, à l'état aghlabide, mais faisait partie de l'imāmat de Tāhert. Nous connaissons même les noms des gouverneurs de cette province de la part de l'imām 'Abd al-Wahhāb et de son successeur Aflaḥ b. 'Abd al-Wahhāb (règne 208—258 = 823/24—871/72): Miyāl b. Yūsuf et Muḥammad b. Ishāḳ al-Ḥazārī². Cependant, à cette époque-là, on ne connaît aucun gouverneur aghlabide au Nafzāwa³. De même, la Tripolitaine et la région de Gabès les villes de Tripoli et de Gabès exceptées, étaient en partie sous la domination de l'imām Aflaḥ et en partie sous celle du chef ibādite schismatique al-Ḥalaf b. as-Samḥ⁴. Il est donc assez vrais-

¹ Voir à ce propos H. Fournel, *Les Berbers*, Paris, 1875, t. I, pp. 490—91.

² Aš-Šammāhī, *Kitāb as-Siyar*, p. 203.

³ M. Vonderheyden, *La Berbérie orientale sous la dynastie des Benoû 'l-Arḻab*, Paris, 1927, pp. 50—51.

⁴ E. Masqueray, *Chronique d'Abou Zakaria*, pp. 121—174 et passim. M. Vonderheyden, en parlant de la situation politique de la Tripolitaine, dit avec raison qu'après l'an 812 de n. è. tout

semblable qu'en 210 = 825/26 le district d'as-Sāhil lui aussi n'était pas encore lié à l'état des Aghlabides aussi étroitement que dans la suite et que seulement les villes situées sur la côte comme p. ex. Sūsa (Sousse) reconnaissaient l'autorité de ces émirs, tandis qu'à l'intérieur du pays se faisait plutôt sentir l'influence des imāms de Tāhert. Je crois que l'influence des imāms rustumides dans le Sud et l'Est de la Tunisie ne fut brisée qu'en 224 = 838/39 après la victoire des Aghlabides sur la coalition des tribus berbères (ibādites?) de Lawāta, de Miknāsa et Zawāga entre Kaṣṭīliya et Kaṣfa¹. Ne devrait-on pas supposer plutôt que l'appui apporté à Ziyādat Allāh I en 210 = 825/26 par le district de Nafzāwa, par la Tripolitaine, par Gabès et par le Sāhil était le résultat soit de l'arrangement entre l'émir aghlabide et l'imām Aflaḥ b. 'Abd al-Wahhāb, soit de celui entre l'émir et des chefs ibādites qui gouvernaient les districts susmentionnés au nom de l'imām de Tāhert?

Suivant la supposition alléguée par Vonderheyden auquel nous devons une monographie des émirs aghlabides, as-Sāhil aurait eu, à l'époque de ces émirs une population très mêlée, passablement arabisée et, sauf un certain nombre de chrétiens, orthodoxe par excellence². La teneur de la lettre de l'imām 'Abd al-Wahhāb examinée plus haut nous permet de contester cette supposition. Le document montre clairement que vers la fin du VIII^e ou bien vers le commencement du IX^e siècle de n. è. un groupe considérable de Berbères-Ibādites pénétra dans ce pays. D'après ce document leur nombre s'élevait à 1000 hommes, en arabe ١٠٠٠ ce qui signifie surtout „homme d'âge mur“. Il s'agissait sans doute des pères de familles qui vinrent s'établir dans le Sāhil avec leurs femmes et enfants,

l'arrière-pays était abandonné aux Ibādites jusqu'aux portes mêmes de Tripoli (*La Berbérie orientale sous la dynastie de Benoû 'l-Aṣṭab*, p. 42).

¹ Voir sur cette victoire H. Fournel, *Les Berbers*, t. I, pp. 507—508.

² M. Vonderheyden, *La Berbérie orientale sous la dynastie des Benoû 'l-Aṣṭab* p. 60.

„avec ceux qui étaient avec eux“ comme dit notre texte. Si cette interprétation de notre texte est juste, on est autorisé de quintupler, tout au moins, le chiffre des émigrés qui y est donné et considérer leur nombre comme présentant 5 000 personnes environ.

D'après al-Wisyānī, il y avait des Ibādites dans le pays d'as-Sāhil encore à son époque, ainsi qu'à celle d'Abū Muḥammad et Abū Zakariyā' Yaḥyā b. Wiḡman al-Hawwārī, personnalités à l'autorité desquels il recourt au sujet de la lettre de l'imām 'Abd al-Wahhāb, c'est-à-dire aux V^e—VI^e = XI^e—XII^e siècles. L'auteur du *Kitāb as-Siyar* loue la culture et la piété de ces Ibādites à cette époque.

Les données qui se trouvent dans le passage de *Kitāb as-Siyar* d'al-Wisyānī reproduit ci-dessus, ne sont pas les seuls témoignages de l'existence dans le Sāhil d'une nombreuse population ibādite dans le haut moyen âge. Les chroniques ibādites de l'Afrique du Nord nous en fournissent beaucoup d'autres. Voici les faits que j'ai relevé dans ces sources.

Abū Ḥalīl Šāl du village d'Idarkal, savant traditionaliste et historien ibādite du Ġabal Nafūsa qui mourut dans la première moitié du III^e = IX^e siècle¹, compte as-Sāhil au nombre des pays ibādites, tels que Ġabal Nafūsa, Ġadāmis (Ghadamès) et Fazzān (Fezzan) et dit qu'il y avait dans ce pays des *ḥalka*, c'est-à-dire des cercles de disciples groupés autour de célèbres *ṣayḥs* ibādites².

A une époque un peu postérieure appartiennent les données fournies par Ibn Salām b. 'Umar, historien d'origine probablement ibādite qui habitait l'Ifrikiya (un peu avant l'an 240 = 854/55 on le trouve à Tozeur) et qui écrivait après l'an 260 = 873/74. L'ouvrage historique d'Ibn Salām b. 'Umar n'existe plus aujourd'hui, mais, aš-Šammāhī nous en a transmis plu-

¹ Sur ce traditionaliste voir T. Lewicki, *Études ibādites nord-africaines*. Partie I, Warszawa, 1955, pp. 27—28.

² Abu 'l-Abbās Aḥmad b. Sa'id ad-Darġinī, *Kitāb Ṭabaqāt al-mašāyih*, ms. appartenant jadis à la collection de Smogorzewski, n° 275, f° 86 r°. Ad-Darġinī vécut au VII^e = XIII^e siècle.

sieurs fragments dans son *Kitāb as-Siyar* écrit au commencement du X^e = XVI^e siècle¹. Or, Ibn Salām b. 'Umar nous parle de trois célèbres personnages ibādites qui habitaient, comme il résulte de la teneur de ses parols, dans le pays du Sāhil. Le premier de ces personnages c'était un *faqīh* et *muftī* éminent Ḥārīt Abu 'l-Ġadīr al-Hawwārī. D'après Ibn Salām b. 'Umar il habitait au Sud-Est de la ville de Sūsa (Sousse)², donc dans la partie septentrionale d'as-Sāhil. Le second de ces personnages était un autre *faqīh* nommé Sulaymān b. Yāsir. Il habitait, d'après l'historien en question, dans un territoire (*hawza*) appelé باقلاط Baklūt, situé à l'Est de Kairouan³. Je crois que le nom de Bekalta (au XIV^e siècle de n. è.: Baḳālīta), localité située entre Monastir et Mahdia⁴ ne présente qu'un pluriel arabe irrégulier de ce nom de lieu. Enfin le troisième savant, un *faqīh* ibādite, Abū Ḥabīb, habitait, suivant Ibn Salām b. 'Umar, à l'Est de Kairouan, dans une localité appelée Kaḫṣat as-Sāhil („Kaḫṣa du Sāhil“)⁵ pour la distinguer d'une autre Kaḫṣa, de beaucoup plus connue, c'est-à-dire Gafsa de la Tunisie du Sud. Or cette Kaḫṣat as-Sāhil doit être identifiée avec Rabaḍ Kaḫṣa localité qu'al-Bakrī tient pour un faubourg de la ville d'al-Mahdiyya sur la côte orientale de la Tunisie⁶. Un Kaḫṣa Kaḫṣa identique sans doute à Kaḫṣat as-Sāhil est mentionné dans le *Riyād an-Nufūs* d'Abū Bakr

¹ T. Lewicki, *Une chronique ibādite*, p. 73, n° 8.

² Aš-Šammāḫī, *Kitāb as-Siyar*, p. 261. Ḥārīt était, comme il résulte de sa *nisba*, membre de la tribu berbère de Hawwāra (Huwāra) qui voisinait avec les Nafūsa dans la Tripolitaine. Il est ainsi très vraisemblable qu'une fraction de Hawwāra tripolitains se joignirent aux Nafūsa émigrés du Ḡabal qui allaient s'établir dans le Sāhil.

³ Aš-Šammāḫī, l. c.

⁴ Sur Baḳālīta (Bekalta) voir R. Brunschvig, *La Berbérie orientale sous les Ḥaḫṣides*, p. 308; J. Despois, *La Tunisie orientale, Sahel et basse steppe*, pp. 52, 151, 288, 332 et 335.

⁵ Aš-Šammāḫī, l. c.

⁶ *Description de l'Afrique septentrionale par Abou-Obeïd-el-Bekrī*, texte arabe, p. 31 et trad. française, p. 68.

al-Mālikī (V^e = XI^e siècle). D'après cet auteur, Kaḫṣa Kaḫṣa portait aussi le nom d'ad-Dīmās¹. Suivant al-Idrīsī, ad-Dīmās était situé 8 milles arabes au nord d'al-Mahdiyya². Le nom de cette localité (Thapsus ancien)³, s'est conservé dans celui de Ras Dimas. Je crois aussi que Kaḫṣat as-Sāhil est la même localité que Kaḫṣa, une des deux villes principales (*madīna*) d'as-Sāhil d'après al-Ya'ḳūbī qui la place à une distance de deux journées de marche de la ville d'Asfāḳus (Sfax)⁴. Suivant al-Muḳaddasī qui écrit vers la fin du X^e siècle de n. è., il y aurait même un district (*rustāk*) de ce nom⁵.

De cette partie de Sāhil que les chroniques ibādites appellent Sāhil al-Mahdiyya („Sāhil d'al-Mahdiyya“) provenait Ṭāhīr b. Yūsuf de Harūga, pieux *ṣayḥ* ibādite qui était un *mustaḡāb ad-du'ā* („celui dont les prières ont été exaucées“). Il était contemporain du sultan ziride al-Mu'izz b. Bādīs (404—454 = 1016—1062)⁶.

Dans le Sāhil s'établit à cette époque un autre *ṣayḥ* ibādite, pieux et savant, à savoir Abu 'l-Ḥayr Tūzīn az-Zawāḡī, origi-

¹ H. R. Idris, *Contribution à l'histoire de l'Ifrīkiya. Tableau de la vie matérielle et religieuse à Kairouan sous les Aglabites et les Fatimites... d'après le Riyād En Nufūs de Abū Bakr El Mālikī*, dans la *Revue des Études Islamiques*, 1933, p. 297.

² *Description de l'Afrique et de l'Espagne par Edrīsī*, éd. et trad. de R. Dozy et M. J. de Goeje, texte arabe, p. 126 et trad. française, p. 149.

³ R. Brunschvig, *La Berbérie orientale sous les Ḥaḫṣides*, t. I, p. 309.

⁴ Al-Ya'ḳūbī, *Kitāb al-Buldān*, éd. M. J. de Goeje, p. 350.

⁵ Al-Muḳaddasī, *Aḫṣan at-takāsīm fī ma'rifat al-aḳālīm*, éd. M. J. de Goeje. *Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, t. III, Leyde, 1877, p. 227. Sur Kaḫṣa/Kaḫṣa voir aussi T. Lewicki, *Une langue romane oubliée de l'Afrique du Nord*, p. 462.

⁶ Aš-Šammāḫī, *Kitāb as-Siyar*, p. 342. Nous ne savons rien sur Harūga. S'agit-il d'un nom de lieu ou de celui d'une tribu? On serait tenté de rapprocher cette dénomination de celle de Harāga, tribu berbère mentionnée par Ibn Ḥaldūn (*Histoire des Berbères*, texte arabe, Alger, 1847—51, t. I, p. 177 et traduction française, 2^e éd., t. I, p. 275).

naire de la ville de Zawāġa (aujourd'hui Marsa Zuaga dans la Tripolitaine), pour s'y vouer à la dévotion¹.

C'est de la première moitié du V^e = XI^e siècle que provient le témoignage du célèbre *ṣayḥ* ibādite de l'Oued Righ, Abū 'Abd Allāh Muḥammad b. Bakr (mort en 440 = 1049/50) qui visita les *ahl ad-da'wa* („Gens de l'Oeuvre“, c'est-à-dire les Ibādites) d'as-Sāḥil avec une *ḥalqa* d'étudiants ibādites. Abū 'Abd Allāh raconte sa visite dans un village (*karya*, *manzil*) habitée par une population mixte, composée d'Ibādites et de *ġabābira* (Sunnites?), où il rencontra un de ses vieux condisciples².

Parmi les autres *ṣayḥs* ibādites célèbres de la première moitié du V^e = XI^e siècle qui s'intéressaient vivement aux Ibādites du Sāḥil et visitaient ce pays, souvent accompagné de leurs *ḥalqa*, il faut mentionner Abū 'Abd Allāh Muḥammad b. Sudrīn de Bilād al-Ġarīd³, Abū Sa'īd Yaḥlaftan an-Nafūsī et Abū Zakarīyā' Yaḥyā b. Abī Zakarīyā' Faṣīl az-Zawāġī de Ġarba⁴. Plus tard, vers la deuxième moitié du V^e = XI^e siècle as-Sāḥil a été visité du célèbre *ṣayḥ* ibādite Abū Muḥammad Māksan b. al-Ḥayr al-Wisyanī⁵. A l'époque de ce *ṣayḥ*, ou peu avant lui, vécut dans le Sāḥil le savant Muḥammad ibn Abi Ḥālid, auteur de douze livres⁶.

D'une époque inconnue, mais en tout cas avant la moitié du VI^e = XII^e siècle provient le témoignage d'Abū Ya'kūb Yūsuf al-'Affūlī de 'Aš de Yefren qui suivant une petite anecdote, conservée chez al-Wisyanī, a rencontré dans le Sāḥil

¹ Aš-Šammāḥī, *Kitāb as-Siyar*, p. 336.

² Al-Wisyanī, *Kitāb as-Siyar*, p. 83—84; ad-Darġinī, *Kitāb Tabakāt al-mašāyih*, f° 115 r.; aš-Šammāḥī, *Kitāb as-Siyar*, pp. 390—91.

³ Al-Wisyanī, *Kitāb as-Siyar*, p. 170; ad-Darġinī, *Kitāb Tabakāt al-mašāyih*, f. 117 v°; aš-Šammāḥī, *Kitāb as-Siyar*, pp. 394, 475.

⁴ Aš-Šammāḥī, *Kitāb as-Siyar*, p. 480.

⁵ Al-Wisyanī, *Kitāb as-Siyar*, p. 102; *Siyar al-mašāyih*, p. 324.

⁶ Al-Wisyanī, *Kitāb as-Siyar*, p. 102; aš-Šammāḥī, *Kitāb as-Siyar*, p. 417—418.

300 pieuses femmes ibādites qui prêchaient l'islam¹. S'agissait-il d'une propagande ibādite parmi les chrétiens du Sāḥil qui y demeuraient, comme nous le savons des sources arabes, jusqu'au VI^e = XII^e siècle² — ou bien de celle parmi les musulmans hétérodoxes? Il nous est impossible de répondre à cette question vu le manque total des sources.

Après le VI^e = XII^e siècle on ne parle plus dans les sources arabes des Ibādites du Sāḥil. Leurs destinées subséquentes nous sont complètement inconnues. Toutefois il est assez vraisemblable qu'une partie de la population berbère ibādite du Sāḥil émigra dans le Ġabal Nafūsa, dans l'île de Ġarba et dans d'autres centres ibādites de l'Afrique du Nord, où elle s'est mêlée avec d'autres groupes ibādites. Une autre partie se sera converti au sunnisme qui redevint, dans la première moitié du V^e = XI^e siècle, la religion officielle de l'Ifrīkiya. Tout le reste disparut sans doute sous les coups des nomades hilāliens qui ruinèrent, vers le milieu du V^e = XI^e siècle l'état des Zirides et avec lui les plantations du district de Sāḥil. Celles-ci ne furent reconstruites que beaucoup plus tard et sur un champ beaucoup moins vaste qu'elles n'avaient avant la ruine causée par l'arrivée de Banū Hilāl³.

¹ Al-Wisyanī, *Kitāb as-Siyar*, pp. 56—57.

² T. Lewicki, *Une langue romane oubliée de l'Afrique du Nord*, pp. 419, 424.

³ Sur ce fait voir J. Despois, *La Tunisie orientale. Sahel et basse steppe*, pp. 145—157 et passim.